

## STRUMENTI CRITICI

Rivista quadrimestrale di cultura e critica letteraria  
diretta da d'Arco Silvio Avalle, Maria Cori, Dante Isella  
e Cesare Segre

Nuova serie, anno XII      fascicolo 3 (n. 85)  
settembre 1997

La rivista viene pubblicata con un contributo del CNR.

POÉTIQUE ET RHÉTORIQUE DES SAVOIRS  
DANS LES SCIENCES HUMAINES

### Sommario

|                                                                                                                 |        |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Cesare Segre, <i>Presentazione</i>                                                                              | p. 347 |
| Daniel Dubuisson, <i>Présentation: Poétique et rhétorique des savoirs dans les sciences humaines</i>            | 349    |
| Fernand Hallyn, <i>Science et littérature: trois limites</i>                                                    | 361    |
| Alain Deremetz, <i>Lieux et schèmes de l'interprétation dans les sciences de la littérature</i>                 | 381    |
| Claude Cazalé Bérard, <i>Visages et usages du texte littéraire. Du manuscrit à l'édition électronique</i>       | 407    |
| Christophe Vielle, <i>Du mythe des langues/peuples originels aux «proto»-langues/peuples de la linguistique</i> | 433    |
| Daniel Dubuisson, <i>Contributions à une poétique de l'œuvre</i>                                                | 449    |
| Wiktor Stoczkowski, <i>La science, la narration et l'art du poncif: étude d'un cas</i>                          | 467    |
| Katell Briatte, <i>Matériaux pour une rhétorique de l'hypertextualité</i>                                       | 489    |
| Yves Jeanneret, <i>Cybersavoir: fantôme ou avatar de la textualité? Questionnement d'une actualité</i>          | 509    |
| Indice degli autori                                                                                             | 549    |
| Indice dei nomi                                                                                                 | 551    |

Christophe Vielle

### *Du mythe des langues/peuples originels aux «proto»-langues/peuples de la linguistique*

Il est généralement admis que la grammaire comparée qui s'érige en tant que discipline au début du XIX<sup>e</sup> siècle (avec Franz Bopp, etc.)<sup>1</sup> se trouve, par son caractère scientifique, en rupture progressive avec les théories antérieures sur la genèse des peuples et des langues, notamment celles qui se fondaient en toute bonne foi sur les données bibliques<sup>2</sup>. Or si la comparaison linguistique s'est certes alors méthodologiquement soumise à des règles de plus en plus rigoureuses, elle n'a toutefois épistémologiquement jamais remis en cause une série d'idées glotto-/ethno-génétiques générales, sur lesquelles elle s'est appuyée fermement et à la lumière desquelles elle a continué à interpréter ses résultats. En effet, depuis la naissance de la science qui s'est donné comme objet l'étude des correspondances systématiques observables entre les états les plus anciens des différents dialectes constituant la famille linguistique dite indo-européenne, c'est sous l'influence d'un modèle arborescent en fin de compte peu différent de celui que l'on trouve dans la Genèse<sup>3</sup> que ces correspondances se sont vu la plupart du

<sup>1</sup> Cf. F. Bopp, *Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache*, dans *Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache*, Frankfurt am Main, 1816. Sur l'émergence de la grammaire comparée, voir en dernier lieu la synthèse de P. Swiggers et P. Desmet, *Histoire et épistémologie du comparatisme linguistique*, à paraître dans G. Jucquois et C. Vielle (éds.), *Approches du comparatisme*, Louvain-la-Neuve, 1997.

<sup>2</sup> Cf. sur celles-ci la monumentale étude d'Arno Borst, *Der Turmbau von Babel. Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*, 4 t., Stuttgart, 1957-63.

<sup>3</sup> Cette perspective ethno-génétique globale est bien représentée par les travaux de Sir William Jones, chez qui le modèle biblique reste encore explicite (cf. C. Vielle, *Sir William Jones et la comparaison génétique en mythologie*, in Id., *Comparatisme, mythologies, langages, en hommage à Claude Lévi-Strauss*, P. Swiggers et G. Jucquois (éds.), Louvain-la-Neuve, 1994, pp. 33-60, ici pp. 52-56).

temps imposer une explication «génétique» par une langue «mère» unique disparue de laquelle seraient issues plus ou moins directement toutes les langues indo-européennes historiques, avec comme hypothèse corollaire celle d'un peuple «ancêtre» primitif dont tous les peuples parlant ces langues seraient généalogiquement, par filiation ethnique ou sociale, les «descendants». C'est sur le caractère mythique ou du moins scientifiquement indémontrable de ces idées qu'il est proposé de se pencher dans cette étude.

Mais d'abord, citons pour exemple une présentation vulgarisatrice du «fait» indo-européen par Georges Dumézil<sup>4</sup>, texte de 1941 constituant le début de la préface généraliste que l'éditeur avait demandé au savant de rédiger pour son *Jupiter, Mars, Quirinus*<sup>5</sup> jugé en son corps trop technique<sup>6</sup>.

Au cours du troisième et du second millénaires avant Jésus-Christ se produisit l'événement le plus important de l'histoire temporelle récente de l'humanité: d'une région qu'on semble pouvoir situer entre la plaine hongroise et la Baltique, par vagues successives, partirent en tous sens des troupes conquérantes qui parlaient sensiblement la même langue. Que s'était-il passé? Désagrégation d'empires préhistoriques? Difficultés alimentaires ou climatiques? Impérialisme inné, appel confus du destin, maturation plantureuse d'un groupe humain privilégié? Nous n'en saurons jamais rien. Mais le fait est là: des courses centrifuges, en quelques siècles, asservissent à ces hardis cavaliers toute l'Europe du Nord, de l'Ouest, du Sud et du Sud-Est; les anciens habitants disparaissent, s'assimilent ou forment des îlots qui se résorbent lentement et dont il ne subsiste aujourd'hui que le «témoin» basque, au bout des Pyrénées, et, dans le Caucase, de petits peuples très originaux. En Asie centrale, quelques-uns poussent jusqu'au Turkestan, où leurs royaumes tiendront encore près de dix siècles après le début de notre ère, malgré la pression chinoise, malgré les remous des Turcs et des Mongols. Certains, très tôt, et d'autres après eux, se ruent sur l'Asie antérieure; d'autres occupent l'Iran, cheminant jusqu'à l'Inde: mille ans avant Jésus-Christ, ils sont dans le Pendjab et déjà regardent le Gange où les Grecs du temps d'Alexandre les trouveront installés.

Par référence à l'aire ainsi couverte, le peuple inconnu d'où se sont détachés tant de rameaux a reçu des savants modernes un nom composé, pure-

<sup>4</sup> G. Dumézil, *L'étude comparée des religions indo-européennes. Note sur la méthode*, «La Nouvelle Revue Française», 29 (1941), pp. 385-399, pp. 385-389.

<sup>5</sup> G. Dumézil, *Jupiter, Mars, Quirinus. Essai sur la conception indo-européenne de la société et sur les origines de Rome*, Paris (La montagne Sainte-Geneviève 1), 1941, pp. 9-13.

<sup>6</sup> Cf. D. Eribon, *Faut-il brûler Dumézil? Mythologie, science et politique*, Paris, 1992, p. 219-220.

ment symbolique, qui parle à l'esprit plus qu'à l'imagination: ce sont les *Indo-Européens*<sup>7</sup>.

Leurs chevauchées victorieuses n'échappent pas complètement à l'observation, du moins vers leurs points d'arrivée: dans tout le Proche-Orient, les nouveaux venus côtoient, heurtent et parfois soumettent de vieilles sociétés très civilisées, qui tenaient depuis longtemps leurs annales et dont les inscriptions signalent l'ouragan. Les conquérants eux-mêmes adoptent en partie les usages et les commodités des vaincus ou des voisins et se mettent à graver: entre la mer Noire et la Syrie, nous connaissons maintenant et nous lisons les archives cunéiformes des rois hittites, maîtres d'un de ces empires du second millénaire avant notre ère. Mais un fait domine tout le détail: partout où on les voit s'installer, ces armées ont perdu la liaison avec les corps qui opèrent dans d'autres régions, même proches. À plus forte raison ne reconnaissent-elles pas pour parents ceux qui, par une randonnée antérieure, ont déjà foulé le sol où elles se fixent. Les langues se différencient. L'histoire, les mythes, les cultes se localisent. Les mœurs évoluent. Bref, nul sentiment ne survit de la communauté d'origine et les envahisseurs successifs bousculent indifféremment leurs plus intimes cousins et les autochtones les plus étranges. Plus tard, çà et là, quand les philosophes athéniens ou les grammairiens de Rome réfléchissent, ils admireront bien, par exemple, que le *chien* et l'*eau* portent presque le même nom en phrygien et en grec, ou que tant de mots latins sonnent si près des mots grecs de même sens: ils n'en concluront rien, sinon à l'emprunt ou à la constance de la machine humaine.

Et le jeu continue, cette fois en pleine lumière: les Germains submergent l'empire romain et donnent à l'Europe une nouvelle figure. Des flottes vont soumettre l'Afrique et l'Inde, les nouveaux mondes de l'Orient et de l'Occident, les îles des mers lointaines. Des colons sans scrupule dépeuplent en hâte et repeuplent une partie des Amériques, toute l'Australie. Après des succès éphémères, les concurrents arabes et turco-mongols sont éliminés: Alger, Le Caire, Bagdad tombent en vassalité, la Sibérie s'exprime en russe. Hormis quelques rares allogènes – Finnois, Hongrois, Turcs Ottomans – qui ont su se faire admettre et comme naturaliser sans perdre leur langue, l'Europe «parle indo-européen» et, par ses émigrants, fait «parler indo-européen» à tout ce qui compte dans trois autres continents et dans la moitié du quatrième. Aujourd'hui, au-delà de luttes fratricides qui sont peut-être le dur enfantement d'un ordre stable, on ne voit sur la planète qu'un coin de terre où pût grandir un appelant contre ce triomphe. Mais sans doute arriverait-il trop tard.

Pour toutes sortes de raisons qui tiennent aux conditions internes et externes du développement de la science, ce n'est qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle que les grammairiens occidentaux découvrirent ce fait capital que le sanscrit de l'Inde et les langues de l'Iran, le grec, le latin, les langues germaniques, les langues celtiques, les langues slaves et baltes, ne sont que des formes prises, au cours d'évolutions divergentes, par un seul et même parler préhistorique qui se définit par rapport à elles comme le latin par rapport à l'italien, au français, à l'espagnol, au portugais, etc. La notion de «langues indo-européennes» était

<sup>7</sup> La version du texte dans *Jupiter, Mars, Quirinus*, op. cit., p. 10, ajoute: «On dit aussi les *Aryens*, en vertu de concordances dont la principale sera signalée plus loin» (en l'occurrence le terme irlandais *aire* rapproché de l'auto-ethnonyme indo-iranien, *ibidem*, p. 112).

née. Un siècle d'admirable travail, auquel toutes les universités d'Europe ont collaboré, a permis de la préciser et de la nuancer, et l'on se fait aujourd'hui une idée nette de ce qu'était «l'indo-européen commun», au moment des grandes migrations qui l'ont brisé. Les recherches les plus récentes font même entrevoir par quelle évolution antérieure la langue commune avait atteint cet état final dont nos langues modernes sont des modifications diverses<sup>8</sup>.

On peut sourire des aspects proprement «poétiques» de ce texte, sur lesquels on ne s'attardera pas ici. Mais mis à part son emphase toute lyrique ou le fait qu'il ne soit en rien sans «aucune coloration politique ou idéologique» (ne fût-ce que par l'hypothèse de l'«impérialisme inné» de ce peuple élu, ou celle des «luttres fratricides» de 1940-41 comme «dur enfantement d'un ordre stable»), ainsi que le prétend pourtant Didier Eribon<sup>9</sup>, c'est le mythe scientifique qu'il véhicule que l'on veut d'abord souligner: celui qui lui fait parler de la dispersion du peuple primitif des «Indo-Européens» comme d'un fait historique avéré, peuple heureusement tiré de l'oubli grâce à la grammaire comparée scientifique qui a pu nous restituer sa langue, l'«indo-européen». Le mythe est bien ancré. L'année de sa mort, Dumézil évoquera encore, et de façon à peine plus nuancée, ces Indo-Européens originels comme

un peuple plus ou moins unitaire, sur un domaine assez vaste pour qu'il y ait eu des différences dialectales dans la langue que tous utilisaient. Pour une raison inconnue, grâce à la suprématie que constituaient le cheval de guerre et le char à deux roues, ils se sont répandus dans toutes les directions par vagues successives, jusqu'à épuisement des réserves. Ils sont allés plus ou moins loin, imposant en général leur langue aux peuples conquis. Les grandes invasions ont sans doute commencé dès le troisième millénaire avant notre ère<sup>10</sup>.

On se rappellera que *Les Indo-Européens* fantasmatisques de Jean Haudry apparaissaient cinq ans auparavant dans une collection d'hélas large diffusion<sup>11</sup>, tandis qu'André Martinet les

<sup>8</sup> La version du livre (*ibidem*, pp. 12-13) ajoute deux paragraphes: «Bien entendu la question a d'autres aspects que l'aspect linguistique. Un aspect ethnique d'abord, que, depuis un siècle également, étudient par leurs méthodes propres les diverses écoles d'anthropologie. Rappelons le résultat le plus général de ces recherches: les Indo-Européens appartenaient à la race blanche et comptaient des représentants des trois principaux types d'hommes alors fixés en Europe, avec prédominance marquée du type nordique. / Un aspect culturel ensuite, auquel se rattachent directement nos propres études».

<sup>9</sup> D. Eribon, *op. cit.*, p. 224.

<sup>10</sup> G. Dumézil, *Entretiens avec Didier Eribon*, Paris, 1986, p. 110.

<sup>11</sup> J. Haudry, *Les Indo-Européens*, Paris (*Que sais-je?* 1965), 1981.

voyait également chevaucher «des steppes aux océans»<sup>12</sup>, eux du nom desquels s'intitulait dans l'*Encyclopaedia Universalis* (avant 1994) l'article consacré au problème «indo-européen». On peut par ailleurs se demander qui est le responsable de cette notice fort peu à propos sur la couverture arrière de la réédition en un volume de *Mythe et épopée* (1995)<sup>13</sup>, où il se trouve d'emblée affirmé que

vers la fin du III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., des cavaliers-migrateurs, venus peut-être du Sud de la Russie, submergèrent par vagues successives la majeure partie du continent européen et poussèrent jusqu'aux confins de l'Inde. À ces conquérants, qui parlaient approximativement la même langue, on a attribué par convention le nom d'Indo-Européens,

alors que ce n'est pourtant nullement à eux que s'intéresse d'abord l'*opus magnum* de Dumézil! Pour revenir à ce dernier, on pourrait penser que l'évidence dans son cas de l'existence et d'un peuple et d'une langue préhistoriques s'inscrit assez directement dans la lignée de certaines idées d'Antoine Meillet, pour lequel

langue d'une nation qui avait le sens de l'organisation et de la domination, l'indo-européen s'est imposé sur de larges domaines. [...] la définition des langues indo-européennes est précise, mais tout historique; elle implique seulement qu'il a existé durant un certain temps des populations parlant une même langue qui avaient une unité de civilisation. [...] On peut, par convention, qualifier de «tribus indo-européennes» les groupes d'hommes qui parlaient l'idiome «indo-européen» préhistorique supposé par ces correspondances. [...] il y a eu – on ne sait ni en quel lieu ni en quel temps exactement – une «nation» indo-européenne. [...] l'unité [indo-européenne] n'a été à aucun moment une unité politique; c'est une unité de civilisation. Les populations de langue indo-européenne étaient conduites par une aristocratie qui avait un grand sens politique, puisqu'elle a été capable d'imposer à presque toute l'Europe et à une large part de l'Asie sa langue avec son organisation sociale à la fois ferme et souple, mais qui ne se prêtait que par occasion à obéir à une direction unique<sup>14</sup>.

On se souviendra que pour Ferdinand de Saussure également

<sup>12</sup> A. Martinet, *Des steppes aux océans. L'indo-européen et les «Indo-Européens»*, Paris, 1986.

<sup>13</sup> Collection Quarto chez Gallimard.

<sup>14</sup> A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 1937<sup>8</sup> (1903<sup>1</sup>), pp. 78, 79, 80, 418 et 419.

la langue est un document historique; par exemple le fait que les langues indo-européennes forment une famille nous fait conclure à un ethnisme<sup>15</sup> primitif, dont toutes les nations parlant aujourd'hui ces langues sont, par filiation sociale, les héritières plus ou moins directes<sup>16</sup>.

Il est en effet (socio-)logique d'émettre, à partir du postulat d'une protolangue, l'hypothèse historique d'une certaine réalité «ethnique» de ses locuteurs. La «nation» ou l'«ethnisme» indo-européen primitif de Meillet et de Saussure n'ont d'ailleurs, faut-il le rappeler ici, aucune connotation raciale<sup>17</sup>. Maintenant, que par son approche globale du problème intégrant les locuteurs eux-mêmes la vision de cette «nation» indo-européenne apparaisse caricaturale, elle reste toutefois d'une certaine façon moins absurde que l'explication génétique avancée d'un seul point de vue linguistique par bon nombre de spécialistes de la grammaire comparée repliés sur leur discipline, lesquels ne doutent en rien de la nature de leurs reconstructions mais se refusent pourtant à en tirer la moindre implication ethno-historique. Ainsi, pour Jürgen Untermann la linguistique indo-européenne démontre bien l'hypothèse d'une origine commune aux langues qu'elle compare, c'est-à-dire implique l'existence vraisemblable d'une protolangue partagée, mais, en revanche, ne peut en aucun cas servir à reconnaître une réalité historique ou décrire des entités ethniques et leur genèse<sup>18</sup>. Cette position est pour le moins paradoxale vu que l'*Ursprache* postulée constitue déjà bien elle-même une *historische Realität*.

<sup>15</sup> Défini comme «une unité [...] constituée par le lien social. Entendons par là une unité reposant sur des rapports multiples de religion, de civilisation, de défense commune, etc., qui peuvent s'établir même entre peuples de races différentes et en l'absence de tout lien politique. C'est entre l'ethnisme et la langue que s'établit ce rapport de réciprocité [...] : le lien social tend à créer la communauté de langue et imprime peut-être à l'idiome commun certains caractères; inversement, c'est la communauté de langue qui constitue, dans une certaine mesure, l'unité ethnique» (F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, éd. Ch. Bally & A. Séchehaye, Paris, 1916, cité dans sa rééd. de 1972 avec introd. et notes de T. de Mauro, pp. 305-306).

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 306.

<sup>17</sup> Cf. *ibidem*, p. 305, et surtout A. Meillet, *op. cit.*, p. 79. Pour l'étude de ce fantasme-là, toujours présent chez J. Haudry, *op. cit.*, pp. 122-124, voir les riches travaux de L. Poliakov, *Le mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et de l'anti-sémitisme*, Paris, 1971, et de M. Olender, *Les langues du Paradis. Aryens et Sémites: un couple providentiel*, Paris, 1989.

<sup>18</sup> J. Untermann, *Ursprache und historische Realität. Der Beitrag der Indogermanistik zu Fragen der Ethnogenese*, «Abhandlungen der Rheinisch-Westfälischen Akademie der Wissenschaften», 72 (1985), pp. 133-164, cf. p. 163.

Pour revenir ici à Meillet, comme nous l'a écrit Claude Lévi-Strauss<sup>19</sup> il importe d'insister ce que l'on pourrait appeler

les «nuances» de la pensée de Meillet, et qui sont plus et mieux que cela, me semble-t-il. À preuve la réserve teintée d'hostilité qu'il inspirait à Dumézil (je l'ai évoquée à mots couverts dans mon discours quand j'ai accueilli Dumézil à l'Académie)<sup>20</sup>, ainsi, pour la même raison, que Trubetzkoy et Jakobson.

Et en effet, mis à part son *a priori* génétique qui lui fait postuler une proto-langue et un proto-peuple (ou «nation») indo-européens, Meillet est en même temps l'un de ceux qui, dans ce cas contre son maître Saussure<sup>21</sup> et la plupart des comparatistes (par exemple Benveniste), ne pensait pas que la méthode comparative permettait de «restituer» cette langue indo-européenne primitive, condamnant même explicitement toute possibilité méthodologique de reconstruction en indo-européen:

la seule réalité à laquelle [la grammaire comparée des langues indo-européennes] ait affaire, ce sont les correspondances entre les langues attestées. Les correspondances supposent une réalité commune; mais de cette réalité on ne peut se faire une idée que par des hypothèses, et ces hypothèses sont invérifiables: la correspondance seule est donc objet de science. On ne restitue pas par la comparaison une langue disparue. [...] les correspondances sont les seuls faits positifs, et les «restitutions» ne sont que les signes par lesquels on exprime en abrégé les correspondances<sup>22</sup>. [...] En somme, ce que fournit la

<sup>19</sup> Lettre du 24 juin 1995.

<sup>20</sup> Cf. C. Lévi-Strauss, *Réponse de M. Claude Lévi-Strauss au discours de M. Georges Dumézil*, dans *Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. Georges Dumézil le jeudi 14 juin 1979*, Paris, 1979, pp. 21-37, p. 25.

<sup>21</sup> Pour qui des formes indo-européennes correspondantes «font déjà entrevoir par leur comparaison l'unité diachronique qui les relie l'une et l'autre à un prototype susceptible d'être reconstitué par induction» ou «doivent être placées dans la perspective du temps et aboutir au rétablissement d'une forme unique» (F. de Saussure, *op. cit.*, pp. 292 et 299).

<sup>22</sup> Sur les formes à astérisques que beaucoup persistent à considérer comme des *proto-formes* (cf. le P de l'anglais «PIE»), leur attribuant une réalité phonétique ou du moins une qualité phonologique historiquement signifiante (cf. R.S.P. Beekes, *Comparative Indo-European Linguistics. An introduction*, Amsterdam-Philadelphia, 1995, pp. 3-4), on s'accordera avec Georges Charachidzé lorsqu'il les considère au contraire, dans la lignée de Meillet, comme d'ingénieuses formules manifestant des relations «destinées à récapituler de manière commode un système régulier de correspondances», des «sorte[s] de schème[s] générateur[s], qui indique[nt], en les rappelant mais aussi en les prévoyant, quelles sont les formes du mot dans chacune des langues indo-européennes où il est attesté» (dans l'état le plus ancien de celles-ci), des «formulations quasi algébriques ["condensés", "opérateurs", qui] n'aspirent donc nullement au rang de "prototypes indo-européens"» (*Hypothèse indo-européenne et mode de comparaison*, «Revue de l'Histoire des Religions», 208 (1991), pp. 203-228, p. 227). De même Vittore Pisani

méthode de la grammaire comparée [...] *c'est un système défini de correspondances entre des langues historiquement attestées*<sup>23</sup>.

Il convient ici de mettre en évidence ces apories propres à la méthode utilisée en linguistique comparative, car sous l'influence du modèle généalogique arborescent, celle-ci nous paraît, lorsqu'elle se prétend «génétique»<sup>24</sup>, se méprendre sur ce qu'elle est et sur la nature des résultats auxquels elle peut aboutir. En effet, toute langue humaine naturelle est un ensemble de sous-systèmes plus ou moins complexes qui évoluent et se transforment tant par simplification et complexification que par apparition de nouveautés ou suppression d'archaïsmes. En s'attachant à l'état le plus anciennement attesté d'une langue, le linguiste pourra y déceler, par une observation interne des états postérieurs de cette même langue, ce qui dans son fonctionnement synchronique d'alors est reliquat archaïque ou annonce de développements futurs. Lui est-il possible, à partir de là, de «reconstruire» un état (plus ou moins) antérieur mais non attesté, par l'observation externe d'autres langues de la même famille dans leurs états respectifs les plus anciens? L'évidence présumée d'un ancêtre commun à toutes et d'une filiation simple de celui-ci vers celles-là pourrait le lui laisser croire, mais en réalité les limitations d'une comparaison se voulant génétique sont telles qu'il est permis de mettre en doute le statut de «reconstructions» des résultats auxquels elle aboutit. Il ne s'agit donc pas ici de simplement insister sur le caractère bien entendu «abstrait», non naturel et non localisable dans l'espace-temps<sup>25</sup> car uniquement «structurel»<sup>26</sup> des reconstructions, mais de contester le fait même que ces représentations symboli-

considérerait le système phonétique indo-européen reconstruit «comme une convention qui sert simplement à fournir des symboles pour toute une série de correspondances» (*L'indo-européen reconstruit*, «Lingua», 7 (1958), pp. 337-348, p. 348).

<sup>23</sup> A. Meillet, *op. cit.*, pp. 41, 42 et 47.

<sup>24</sup> Ainsi capable, au sens premier (avant le stade consistant à proposer la «reconstruction» des langues «mères» postulées), d'établir des relations de *parenté* entre langues supposées «filles», c'est-à-dire de «classer» celles-ci *génétiquement* (cf. J.H. Greenberg, *Essays in Linguistics*, Chicago, 1957, pp. 35-45).

<sup>25</sup> Cf. B. Schlerath, *Ist ein Raum-Zeit-Modell für eine rekonstruierte Sprache möglich?*, «Zeitschrift für vergleichende Sprachwissenschaft», 95 (1982), pp. 175-202, et S. Zimmer, *On dating Proto-Indo-European: A call for honesty*, «Journal of Indo-European Studies», 16 (1988), pp. 371-375, pp. 371-372).

<sup>26</sup> Cf. ainsi F. de Saussure, *op. cit.*, pp. 301-303.

ques puissent être celles d'un système linguistique «prototypal». En effet, s'il est possible dans une perspective diachronique de remonter d'un sous-système complexe (attesté) à un sous-système antérieur (non attesté) plus simple, l'inverse apparaît en revanche méthodologiquement impossible. C'est dire la nature forcément simplifiée de toute «protolangue», même censée très proche du plus ancien état de langue attesté, vu qu'elle ne peut être que constituée d'un ensemble de sous-systèmes simples, ainsi que le soulignait bien Guy Jucquois<sup>27</sup>. Ce qui est vrai pour chaque protolangue particulière l'est assurément encore davantage pour la protolangue «mère» primitive postulée, car en vertu de cette remontée ne pouvant aller que du plus complexe vers du plus simple,

le système serait considéré comme initial pour l'unique raison qu'en vertu des méthodes utilisées il serait impossible de poursuivre plus loin dans le temps la reconstruction entreprise. En somme, il s'agit simplement d'un aveu d'impuissance qui risque de passer pour une vérité scientifique. [...] D'autre part, comme il est impossible de prouver qu'une protolangue donnée n'a pas connu, à un moment de sa préhistoire, un caractère déterminé, il est loisible à tout comparatiste de supposer pour un certain stade de la langue reconstruite n'importe quel trait disparu ensuite, partiellement ou totalement, dans les langues attestées. Ceci permet de proposer certaines théories<sup>28</sup> dont les caractères de généralisation extrême entraînant une grande simplicité des reconstructions sont inattaquables sur le plan des faits attestés pour la simple raison qu'elles n'en tiennent compte qu'apparemment, étant bâties sur des axiomes<sup>29</sup>.

Ainsi chaque fois que des correspondances présumées ont le malheur de résister à la reconstruction, la multiplication de proto-formes artificielles «fantômes» permet de proposer des explications génétiques d'apparence inattaquables, mais en réalité indémonstrables. Le caractère vicieux de la combinaison de ces deux facteurs (simplification et généralisation) est qu'en facilitant les reconstructions et les rendant plus élégantes, ils renforcent à la fois l'illusion de véracité de celles-ci<sup>30</sup> et l'illusion

<sup>27</sup> G. Jucquois, *La reconstruction linguistique. Application à l'indo-européen*, Louvain, 1976, pp. 48-49 et 98-99; Id., *Introduction à la linguistique différentielle*, t. 2, Louvain, 1976, pp. 124-125.

<sup>28</sup> Par exemple celle des laryngales de Saussure, ou celle de la racine de Benveniste.

<sup>29</sup> G. Jucquois, *La reconstruction linguistique*, cit., pp. 102 et 107.

<sup>30</sup> Cf. *ibidem*, p. 106.

de l'existence d'une protolangue primitive. Or loin d'apporter la preuve d'une langue mère, les résultats auxquels aboutit ce type de comparaison sont en fait des propositions de *méta-langues*<sup>31</sup>: l'indo-européen, ou, au niveau des sous-groupes de la famille, le celtique, le germanique, etc., constructions (et non re-constructions) artificielles synchrones «exprimant simplement les relations observées entre les langues envisagées»<sup>32</sup> et permettant d'expliquer plus ou moins efficacement le passage d'un système attesté (indo-européen ou, plus précisément, germanique, celtique, etc.) à un autre, moyennant le respect d'un certain nombre de lois de *transformation* phonétiques particulières.

Il ne s'agit certes pas ici de remettre en cause la légitimité et les acquis de la linguistique comparative indo-européenne, dont l'utilité a suffisamment été démontrée tant dans l'explication (notamment étymologique) des archaïsmes au sein des différentes langues, que le déchiffrement de nouvelles langues anciennes apparentées structurellement et historiquement (ce terme «historique» a l'avantage d'échapper aux implications simplistes du terme «génétique»). Il s'agit seulement de remettre en cause la qualité «proto» des objets qu'elle bâtit et de leur rendre leur modeste qualité «méta», et par là-même d'insister sur le fait que le postulat de la langue mère originelle n'est ainsi non seulement toujours pas démontré linguistiquement, mais restera sans doute à jamais indémontrable. La construction scientifique qu'on appelle l'«indo-européen» *ne peut donc pas* être considérée comme représentant «the ancestor of the different IE languages in a state [ca. 2500 B.C.] just before the beginning of spread and disintegration», même si c'est ainsi qu'il est «nearly unanimously understood»<sup>33</sup>: il ne s'agit en rien de la symbolisation (même approximative) d'une *Ursprache*, et l'on peut espérer que le fait d'en avoir conscience épargnera désormais les vaines tentatives d'identification consécutives de l'*Urvolk* de ses locuteurs, de son *Urheimat* et de sa «civilisation»,

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 45; Id., *Introduction à la linguistique différentielle*, cit., p. 122.

<sup>32</sup> *Ibidem*, p. 135.

<sup>33</sup> S. Zimmer, *art. cit.*, p. 374.

que ce soit par l'archéologie<sup>34</sup> ou, selon le terme d'Adolphe Pictet<sup>35</sup>, par cette «paléontologie linguistique» à laquelle croit par exemple encore Haudry ou Robert Beekes<sup>36</sup>.

Pour poursuivre l'idée de Meillet lorsqu'il affirmait très justement, d'un point de vue synchronique, que

l'ensemble [des systèmes] de ces [correspondances] constitue ce que l'on appelle l'indo-européen<sup>37</sup>,

on pourrait dire que c'est en effet l'ensemble des correspondances structurelles et des règles de transformation qui constitue ce que l'on est en droit d'appeler le glotto-système indo-européen le plus ancien, ce «système d'isoglosses» comme l'a bien défini et expliqué Vittore Pisani:

non *una lingua*, ma *un insieme di tratti linguistici*: fonetici, morfologici, sintattici, lessicali, che la comparazione ci mostra essere stati propri, un tempo, e precisamente prima della loro dispersione, a tutte le lingue indeuropee. In altri termini: «indeuropeo» non è per noi nome di una lingua, bensì d'un agglomerato di dialetti, e perciò *la nostra ricostruzione non può tendere a rievocare una lingua, ma solo una serie di isoglosse comuni a quei dialetti*<sup>38</sup>.

Non è mai esistito nemmeno un protoindeuropeo come lingua rigidamente una. L'ie. è semplicemente uno stadio linguistico al quale la comparazione ci permette di arrivare, succeduto a infiniti altri, in cui le divergenze fra i vari dialetti possono anche essere state maggiori o addirittura fondamentali [...]. Siccome la nostra ricostruzione è basata sulla comparazione, e possiamo attribuire un certo fenomeno all'ie. solo se esso torna in almeno due o in più lingue, ne consegue che quello che noi ricostruiamo è parte del sistema d'isoglosse onde erano tenuti assieme i dialetti ie., e non già l'inesistente «lingue ie.» e nemmeno le peculiarità dei vari dialetti<sup>39</sup>.

Il est clair [...], 1° qu'un indo-européen unitaire n'a jamais existé, mais qu'il y a eu une quantité de dialectes qui possédaient en commun beaucoup d'isoglosses, lesquelles en partie les embrassaient tous, en partie s'étendaient à une quantité plus ou moins grande de ces dialectes; 2° que pour apprécier à

<sup>34</sup> Sur ce casse-tête (plutôt que *puzzle*) sans solution, voir G. Jucquois et C. Vielle, *Illusions, limites et perspectives du comparatisme indo-européen. Pour en finir avec le mythe scientifique des proto-langues/-peuples*, dans D.Q. Adams et alii (éds.), *Festschrift E.P. Hamp*, Washington, 1997, § 1.3.

<sup>35</sup> Cf. la critique de la paléontologie linguistique de Pictet par... son ancien élève Saussure (*Cours*, *op. cit.*, pp. 306-308).

<sup>36</sup> Cf. J. Haudry, *op. cit.*, p. 5, et Id., *La reconstruction*, «La linguistique», 21 (1985), pp. 91-107, pp. 104-106; Robert Beekes, *op. cit.*, p. 34.

<sup>37</sup> A. Meillet, *op. cit.*, p. 50, cf. p. 421.

<sup>38</sup> V. Pisani, *Geolinguistica e indeuropeo*, Roma, 1940, p. 270.

<sup>39</sup> V. Pisani, *Glottologia indeuropea*, Roma, 1943, pp. 15 et 16.

juste mesure ces isoglosses il faut se rappeler qu'elles ne sont pas contemporaines entre elles; 3° que l'indo-européen reconstruit est très éloigné de représenter un système linguistique bien déterminé qui ait jadis existé réellement, mais qu'il représente plutôt une somme des dites isoglosses et ne tient pas compte de ce que chaque dialecte indo-européen possédait en particulier et qui nous est peut-être conservé dans les langues historiques, sans que nous puissions l'attribuer avec certitude à l'époque indo-européenne [préhistorique] parce qu'il nous manque le terme à comparer dans une autre langue pour nous en témoigner l'antiquité<sup>40</sup>.

Chiamiamo protolingua un fascio di isoglosse che hanno tenuto assieme in un periodo preistorico un certo numero di dialetti, così che le lingue e i dialetti storicamente attestati e continuanti sostanzialmente quei dialetti preistorici (sia pure attraverso mescolanze reciproche o con altre parlate) formino, appunto grazie a quanto in essi si è mantenuto di tali isoglosse, un gruppo linguistico ben distinto da altri<sup>41</sup>.

Le linguiste italien s'accordait ainsi avec Nicolaj Sergeevič Trubeckoj (Trubetzkoy) pour considérer donc que ce méta-système ne démontrait ni ne nécessitait l'hypothèse d'une unité linguistique et ethnique originelle<sup>42</sup>. Comme le notait en effet pertinemment le grand linguiste russe en 1936:

Il existe des langues indo-européennes et il existe des peuples qui parlent ces langues. Le seul trait commun à tous ces peuples est que leurs langues appartiennent à la famille de langue indo-européenne.

À l'heure actuelle, il existe de nombreuses langues indo-européennes et de nombreux peuples indo-européens. Si l'on se tourne vers le passé, on s'aperçoit qu'il en fut également ainsi autrefois, aussi loin que l'on puisse remonter dans la profondeur des siècles. À côté des ancêtres des langues indo-européennes actuelles, il existait à une époque ancienne encore toute une série d'autres langues indo-européennes, qui se sont éteintes sans laisser de descendance. Certains chercheurs supposent qu'à une époque extrêmement lointaine il existait une langue indo-européenne unique, dénommée le proto-indo-européen, dont seraient issues toutes les langues indo-européennes historiquement attestées. Mais cette hypothèse est contredite par le fait que, aussi loin que l'on puisse remonter dans la profondeur du temps, on trouve toujours une grande quantité de langues indo-européennes. Certes, on ne peut affirmer que l'hypothèse d'une langue indo-européenne primitive unique soit rigoureusement impossible. Mais elle n'est nullement indispensable, et l'on peut parfaitement sans passer.

<sup>40</sup> V. Pisani, *La question de l'indo-hittite, et le concept de parenté linguistique*, «Archiv Orientalní», 17 (1949), pp. 251-264, p. 257.

<sup>41</sup> V. Pisani, *Origini e costituzione dell'unità linguistica germanica in rapporto alle altre lingue indeuropee*, in *Le «protolingue». Atti del IV Convegno internazionale di linguisti*, Milano, 1965, pp. 35-47 (= supplément aux *Atti del Sodalizio Glottologico Milanese* 16), p. 36.

<sup>42</sup> Cf. V. Pisani, *Les Indo-Européens*, «Revue de synthèse», 17 (1939), pp. 19-21.

La notion de «famille de langues» n'implique nullement l'origine commune d'un ensemble de langues à partir de la même protolangue. Par «famille de langues» on entend un groupe de langues qui, en plus de caractéristiques communes de structure, présentent également des «coïncidences matérielles»: c'est un groupe de langues dans lesquelles un nombre important d'éléments grammaticaux et lexicaux présentent des correspondances phoniques régulières.

[...] Il n'y a, ainsi, aucune raison de supposer l'existence d'une protolangue unique dont seraient issues toutes les langues indo-européennes<sup>43</sup>.

Les linguistes doivent rétrospectivement considérer [l]es membres du plus ancien groupement de langues indo-européennes comme des «dialectes de la proto-langue indo-européenne» [elle-même définie «plus exactement» comme «le stade d'évolution le plus ancien des langues indo-européennes»], mais il n'y a aucune raison de les faire remonter à une seule et même source<sup>44</sup>.

Certes, on ne suivra pas Trubeckoj lorsqu'il déclare que «la notion d'«indo-européen» est une notion purement [exclusive-ment] linguistique»<sup>45</sup>, car parallèlement au fait qu'il a existé, à l'époque préhistorique, une *aire linguistique* indo-européenne, il est aujourd'hui permis de penser, à la suite notamment des riches travaux de Dumézil (mais sans qu'il soit pour autant question ni d'un «proto-peuple» ni d'une «proto-culture»), qu'il a existé une *aire culturelle*, et en particulier *mythologique*, qualifiable d'«indo-européenne»<sup>46</sup> en ce sens qu'entre les traditions culturelles les plus archaïques des différentes populations de cette famille linguistique ont été aussi observées nombre de correspondances structurelles, lesquelles s'expliquent par des connexions préhistoriques entre ces peuplades que l'on trouve réparties à l'aube de l'histoire sur ce *continuum* géographique qui va de l'Inde à l'Europe occidentale.

Toujours est-il qu'au-delà de la constatation d'isoglosses complexes<sup>47</sup>, il reste fort regrettable que les correspondances

<sup>43</sup> N.S. Trubeckoj, *Mysli ob indoeuropejskoj probleme*, 1936, cité dans sa trad. française *Réflexions sur le problème indo-européen*, dans P. Sériot, N.S. Trubetzkoy, *L'Europe et l'humanité. Écrits linguistiques et paralinguistiques*, Liège, 1996, pp. 211-230 [plus complet que la version allemande *Gedanken über das Indogermanenproblem*, «Acta Linguistica», 1 (1939), pp. 81-89], pp. 211-212 et 213.

<sup>44</sup> *Ibidem*, pp. 221 et 224.

<sup>45</sup> *Ibidem*, pp. 211 et 216.

<sup>46</sup> Cf. C. Vielle, *Le mytho-cycle héroïque dans l'aire indo-européenne*, t. 1: *Correspondances et transformations helléno-aryennes*, Louvain-la-Neuve, 1996, pp. x-xi et 208.

<sup>47</sup> Cf. ainsi R. Anttila, *Historical and Comparative Linguistics*, Amsterdam-Philadelphia, 1989, p. 305.

systématiques entre langues et groupes de langues définissant la famille/aire linguistique indo-européenne dans son état le plus ancien, continuent à se voir donner des explications exclusivement génétiques au moyen de reconstructions (diverses...) de proto-formes simples, et de réécritures, plus ou moins affinées, d'une *Stammbaum-theorie*, parfois nuancée par les apports d'une *Wellentheorie*, explications supposant toujours de successives *unités* linguistiques, mais aussi ethniques et culturelles, remontant toutes à une *unité* originelle<sup>48</sup>. Cette schématisation arborescente, d'unités en unités, néglige en effet totalement la variété des processus préhistoriques potentiels pouvant rendre compte de l'état différencié dans lequel on appréhende la famille indo-européenne dans son état le plus ancien<sup>49</sup>. Il est pourtant temps que l'évidence comparative des structures s'incline, pour ce qui est de l'explication historique, devant l'évidente complexité des causes événementielles possibles. Les structures linguistiques, le lexique, mais aussi les mythes, institutions ou rites indo-européens correspondants qu'on appréhende à leur entrée dans l'histoire sont *le résultat* de processus et d'interactions préhistoriques nombreuses, complexes et d'époques différentes, qu'il est vain de s'évertuer à ramener à

une explication génétique simple par une protolange/-culture et un proto-peuple primitifs.

La difficulté de penser dans une perspective diachronique tant la *diversité* que la *variation* linguistiques, pourtant bien observables dans la synchronie car inhérentes à ces réalités *humaines* que sont les langues naturelles, a sans doute favorisé la généralisation d'un type rigoureusement arborescent<sup>50</sup> de classification linguistique à prétention généalogique, lequel donne l'illusion de solutions là où il aurait été plus honnête d'admettre certaines limites à nos capacités d'explication. Le malheur est que, dans un magnifique cercle vicieux<sup>51</sup>, les résultats de telles classifications sont utilisées comme des faits acquis par certains généticiens ou archéologues qui, en les comparant à leurs propres observations pourtant interprétables de multiples manières, en tirent des conclusions simplistes sur des mouvements démographiques préhistoriques, quand ce n'est pas sur une très hypothétique monogenèse de l'humanité<sup>52</sup>, conclusions à leur tour réutilisées comme «confirmation» par les linguistes taxinomistes empreints de darwinisme. De l'établissement de superfamilles telles le nostratique<sup>53</sup> à la reconstruction d'une *mother tongue* primitive unique localisée en Afrique<sup>54</sup>, impliquant cha-

<sup>48</sup> Cf. par exemple le «modèle spatial et dérivational de la segmentation aréale de l'indo-européen» (c'est-à-dire du *prajazyk*) dessiné par T.V. Gamkrelidze et V.V. Ivanov, *Indoeuropejskij jazyk i Indoeuropejcy. Rekonstrukcija i istoriko-tipologičeskij analiz prajazyka i protokul'tury*, 2 t., Tbilisi, 1984, p. 399; trad. anglaise, Berlin-New York, 1995, t. I, p. 350.

<sup>49</sup> Et si, certes, selon Trubeckoj, «l'hypothèse que la famille indo-européenne s'est formée par l'évolution convergente de langues qui, originellement, n'étaient pas apparentées (les ancêtres des futurs «rameaux» de la famille indo-européenne), n'est en rien moins vraisemblable que l'hypothèse inverse, à savoir que toutes les langues indo-européennes se seraient développées à partir d'une protolange unique par évolution purement divergente» (*op. cit.*, p. 216, cf. V. Pisani, *La question de l'indo-hittite, et le concept de parenté linguistique*, cit., pp. 260-261), cette hypothèse de l'évolution «purement» convergente (c'est-à-dire celle du *Sprachbund* ou «union de langues» appelée par Pisani «ligue linguistique») n'en reste pas moins tout aussi peu vraisemblable et, à vrai dire, aussi simpliste que l'autre: comme l'observe d'ailleurs bien le même auteur, «l'histoire des langues connaît des évolutions divergentes et convergentes. Il est parfois même difficile de tracer une délimitation entre ces deux types de développements», en conséquence de quoi une famille de langues résulte plus vraisemblablement «de la combinaison des deux types d'évolution en proportion variée [cf. quelques modèles possibles chez G. Jucquois, *Introduction à la linguistique différentielle*, *op. cit.*, pp. 134-140]. En fait il n'y a pas, ou presque pas, de critères permettant d'établir de façon parfaitement objective à quel type d'évolution un groupe de langues doit son origine» (N. Trubeckoj, *op. cit.*, pp. 213 et 215).

<sup>50</sup> Cf. H.M. Hoenigswald, *Criteria for the subgrouping of languages*, dans H. Birnbaum et J. Puhvel (éds.), *Ancient Indo-European Dialects*, Berkeley-Los Angeles, 1966, pp. 1-12, pp. 2-6; Id., *Language family trees, topological and metrical*, dans Id. and L.F. Wiener (éds.), *Biological Metaphor and Cladistic Classification*, Philadelphia, 1987, pp. 257-267, ou Id., *Language families and subgroupings, tree model and wave theory, and reconstruction of protolanguages*, in E.C. Polomé (éd.), *Research Guide on Language Change*, Berlin-New York, 1990, pp. 441-454, pp. 441-443.

<sup>51</sup> Déjà souligné par N. Trubeckoj, *op. cit.*, p. 216; cf. l'appréciation des résultats de la génétique des populations par G. Jucquois et C. Vielle, *Illusions, limites et perspectives du comparatisme indo-européen*, cit., § 1.3.

<sup>52</sup> Cf. les essais de synthèse interdisciplinaires du généticien Luca Cavalli-Sforza (par exemple *Génétique, archéologie, linguistique et évolution de l'homme moderne*, dans P. Tort (éd.), *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Paris, 1996, pp. 1835-1846) ou de l'archéologue Colin Renfrew (par exemple *Archaeology, genetics, and linguistic diversity*, «Man», 27 (1992), pp. 445-478, p. 473).

<sup>53</sup> Cf. dernièrement A.R. Bomhard et J.C. Kerns, *The Nostratic Macrofamily. A study in distant linguistic relationship*, Berlin-New York, 1994, ainsi que les judicieuses évaluations critiques de ce type de «macrocomparaisons» par G. Jucquois, *Les macrocomparaisons en linguistique génétique. Observations à propos du nostratique*, «La linguistique», 32 (1996), pp. 149-157.

<sup>54</sup> Cf. M. Ruhlen, *The Origin of Language. Tracing the evolution of the mother tongue*, Chichester, 1994; trad. française, Paris, 1997.

que fois le postulat d'un «proto»-peuple de locuteurs correspondant, il est évident que, comme disait Trubeckoj,

c'est ainsi que se constitue une notion imaginaire, le mirage romantique du «peuple primitif». [...] Avec une certaine dose d'imagination et en utilisant habilement les maigres données de l'archéologie préhistorique, qui donnent lieu aux interprétations les plus variées, on peut dresser un brillant tableau de l'«histoire du proto-peuple indo-européen» et de ses relations avec les autres «proto-races» et «proto-peuples». Ce tableau serait sans doute passionnant, mais... peu convaincant scientifiquement<sup>55</sup>.

Car si, d'un point de vue épistémologique, c'est dans le domaine de la comparaison indo-européenne que, selon Pisani,

le problème a été mal posé par qui l'a formulé le premier: la faute en étant à l'idée fausse que beaucoup de savants se faisaient et se font encore de l'indo-européen reconstruit et en général de ce que l'indo-européen devrait être. En effet, l'idée que Sleicher se faisait de l'indo-européen est restée opérante dans notre science, même si bien peu de linguistes lisent encore les œuvres de ce grand savant, surtout la célèbre lettre à Haeckel sur le Darwinisme et la science du langage: ce qui est mal, parce que, en renonçant à connaître les origines de certaines théories qui se trouvent encore, sans que la plupart s'en aperçoivent, à la base de nos raisonnements et de nos opérations scientifiques, on renonce à voir quelles sont leur consistance et leur crédibilité<sup>56</sup>,

*a fortiori*,

la parenté entre toutes les langues du monde est un mythe indémontrable et au fond absurde, quand on veut l'asseoir sur une base généalogique<sup>57</sup>.

Cette dernière citation sera notre conclusion.

<sup>55</sup> N. Trubeckoj, *op. cit.*, pp. 216 et 227.

<sup>56</sup> V. Pisani, *La question de l'indo-hittite et le concept de parenté «linguistique»*, cit., p. 252). Cf., d'une manière plus explicite, G. Jucquois, *Les macrocomparaisons en linguistique génétique*, cit., p. 150.

<sup>57</sup> V. Pisani, *ibidem*, p. 262.